

## Séminaires

### Fontanilles Enriques: difficultés quotidiennes de la formation

Je vais vous raconter l'histoire de la classe d'art visuel fondée par René Pulver et moi-même, à Bâle, en 1985. Je ne parlerai pas tant comme artiste, car beaucoup de choses importantes ont été dites hier, et je voudrais réagir surtout à propos du "dangereux formateur" de Pierre Bongiovanni. Je voudrais également établir un parallèle avec l'école de Cologne, où j'enseigne depuis un semestre.

Hier, Monsieur Jacques Monnier-Raball a bien décrit la situation des écoles d'art en Suisse. Il faut dire que, dans notre pays, il n'y a pas, comme en Italie, en France et en Allemagne, d'académies d'art. Nos écoles sont toutes issues de ce qu'on appelait autrefois les Arts et Métiers. L'école de Bâle est un exemple parfait de ces écoles d'Art et Métiers devenues par la suite des écoles de "création", d'après un terme allemand qui se traduit assez mal en français.

Dans cette école, René Pulver et moi-même avons eu la chance de pouvoir créer une classe. Au directeur, qui venait juste d'entrer en fonction et était extrêmement inexpérimenté, nous avons proposé de créer une classe d'audiovisuel parce que nous estimions que cela manquait vraiment. Le directeur a accepté mais il ne savait pas qu'on n'a pas le droit de créer des classes comme ça! Nous l'avons pourtant mise sur pied, elle existe toujours et se porte assez bien.

Ce qu'il faut dire d'abord, c'est que le climat des écoles d'art en Suisse est vraiment très différent de celui des écoles allemandes ou françaises, par exemple. Dans les anciennes écoles d'Arts et Métiers, l'aspect philosophique faisait défaut; par contre, nous sommes plutôt des pragmatiques.

A Bâle, l'école de création audiovisuelle comprend une formation qui dure trois ans et qui est comparable aux autres classes d'art libre, c'est-à-dire aux classes artistiques. Il y a une classe de peinture, de sculpture, et une classe d'audiovisuel qui fonctionnent ensemble et comportent des cours communs ou séparés. Chaque année, six élèves peuvent être accueillis, ce qui veut dire que, tous les trois ans, il y a un groupe de dix-huit élèves, qui disposent d'un atelier de montage, d'un studio et d'un ordinateur. Pour être en Suisse, on a, à Bâle, beaucoup de chance. Ce que nous avons est assez grand mais, si je compare avec Cologne par exemple, je dois dire que le banc de montage de Cologne comporte une machine à faire des titres, ce qui est un peu plus que l'ensemble des appareils que nous possédons à Bâle. Quand on parle donc d'enseignement audiovisuel, on évoque des réalités extrêmement différentes. Il faut certainement garder à l'esprit que les élèves qui se présentent dans une école d'art visuel ne savent très souvent pas ce dont il s'agit; ils arrivent dans cet univers et disent: "Je vais faire de la vidéo, je vais travailler avec les ordinateurs". Mais selon qu'ils vont à Cologne ou à Bâle, je pense qu'ils rencontrent des réalités très différentes.

René Pulver avait préparé un texte. C'était un extrait de journal racontant l'histoire de ce groupe de jeunes qui avait effacé des dessins préhistoriques. Hier, nous avons beaucoup parlé du rôle du formateur et de ses dangers. Je pense qu'à Bâle, notre idée est d'accompagner des gens leur travail mais aussi, bien évidemment, de les informer, c'est-à-dire de leur raconter l'histoire, celle de la technologie mais également des arts. Car on ne peut pas séparer aujourd'hui les nouvelles technologies de ce qui a existé avant. Nous sommes très conscients que la nouvelle technologie -comme l'a rappelé hier Sigmar Gassert pour Karlsruhe- a une histoire liée à la technologie de guerre; ce qui signifie que cette dimension historique est très importante.

Ceux qui viennent travailler chez nous s'occupent de "leurs affaires", à savoir qu'ils apportent leurs projets. En général, ce sont des peintres, des sculpteurs, des photographes, des artistes qui ont déjà une formation artistique et qui réalisent leurs projets à l'école, en compagnie de formateurs.

Ce que je tiens vraiment à dire, c'est qu'à l'évidence un formateur représente un certain danger. Mais le grand danger, dans les écoles technologiques, c'est la technologie elle-même. Par exemple, comment expliquer la similitude des bandes vidéo que nous avons vues ces jours-ci et qui changent d'année, en rapport avec nouvelles machines et leur esthétique?

L'esthétique que les gens pratiquent avec la vidéo -particulièrement les artistes- dépend bien davantage des machines elles-même que de nous, et je pense qu'il était important de souligner ce point. De cela, il faut aussi rendre les étudiants conscients, qui travaillent avec des machines ayant une esthétique de base. Cette esthétique, c'est à eux de la "refaire", de la démonter s'il le faut, c'est à eux de la retravailler. Faire cela, c'est évidemment plus difficile que d'intervenir avec un pinceau, un marteau, des ciseaux. C'est alors qu'intervient un processus très lent d'accompagnement de la personne, pour qu'elle trouve sa démarche sans qu'on la pousse dans telle ou telle direction. Quant à nous, nous ne faisons aucune différence entre le travail d'un élève et celui d'un artiste.

Il y a un autre aspect de l'école que je voudrais relever et qui ne concerne pas la manière d'accompagner les élèves mais le choix de ces élèves. A Bâle, on accepte chaque année six candidats sur la trentaine qui se présente. A Cologne, vingt personnes ont été admises sur trois classes et il y avait six cents demandes d'inscription. C'est un tri qui donne à réfléchir.

La dernière remarque concernant les formateurs est liée à la présence ici d'un jeune homme nommé Mathias Neuenhofer.

Il a vingt-cinq ans, est étudiant à Bâle et en même temps mon assistant. Et c'est la seule personne qui sache faire fonctionner la technologie. Alors, quand on parle du danger que représente le pouvoir des formateurs, il faut prendre en compte que tout cela peut changer complètement. En général, dans toutes les écoles de média, ce sont de jeunes fous qui passent la nuit dans le studio à apprendre, découvrir comment les machines fonctionnent. Et ce sont eux qui ont le savoir-faire, ce ne sont plus les professeurs.